

racines ÉLÉMENTAIRES 10ANS

Claire Gibault fut une des premières et rares femmes cheffes d'orchestre. « Je me suis sentie orpheline et pionnière », nous confie celle qui raconte aussi pourquoi elle a renoncé à l'égo pour privilégier le partage. Une anti « Tár ».

Making of

Il s'agit d'un joli hasard du calendrier. Alors que Cate Blanchett rayonne en cheffe d'orchestre au sommet de son art dans le film *Tár* de Todd Field, on nous propose de rencontrer Claire Gibault, pionnière et figure de proue de la seconde moitié du XX^e siècle dans ce domaine. Sa démarche se situe à l'exact opposé de celle, autoritaire, de Blanchett dans *Tár*. Claire Gibault prône le partage et l'échange, à l'image de son attitude lorsque nous la rencontrons, un matin de février au Conservatoire de Bourges où son Paris Mozart Orchestra a élu résidence et où elle salue, souriante, chacun de ceux qu'elle croise. « Le conservatoire était un bon endroit pour se rencontrer car c'est là que toute ma vie a commencé », dit-elle en ponctuant ses réponses de longs silences. « J'ai été très engagée dans l'éducation artistique et culturelle tout au long de ma vie, de l'enfance jusqu'au dernier jour. » C'est dans les murs d'un autre conservatoire, celui du Mans, que tout a commencé pour elle alors qu'elle n'avait que quatre ans. C'est là que, soutenue par son père, elle commencera à apprivoiser la musique. Un langage qui deviendra essentiel pour cette jeune fille silencieuse. Et un environnement qui lui permettra de devenir l'une des premières cheffes d'orchestre françaises d'envergure. Grâce à une volonté de fer et à une évidence, malgré le manque de modèle.

B.DX ET G.MY

Claire Gibault sera en concert à Bozar avec son Paris Mozart Orchestra et Anna Sulkowska-Migoń, lauréate 2022 de La Maestra, le 1^{er} mars à 20 h.

www.bozar.be



ENTRETIEN

BÉATRICE DELVAUX
GAËLLE MOURY

Lorsque la jeune cheffe monte en jupe sur la scène lors d'un stage en Italie, les garçons se mettent au premier rang pour la regarder diriger d'en bas. La créatrice du concours La Maestra nous conte son combat obstiné pour l'égalité et le partage.

Vous ne seriez pas devenue ce que vous êtes si... ?

Peut-être si je n'avais pas commencé la musique avec le violon, qui m'a fait découvrir la direction d'orchestre. J'étais le violon solo du petit orchestre d'élèves du Conservatoire du Mans, je suis montée sur le podium ensuite quand je remplaçais parfois le directeur du conservatoire. J'ai commencé en dirigeant presque ma famille – ma sœur et mon frère étaient dans l'orchestre – et les copains.

La musique arrive à vous par votre père ?

A quatre ans, je commence le solfège dans la classe pour débutants du conservatoire du Mans où il enseigne. Je l'adorais. Sa passion pour la musique lui est venue du petit village où il était né, à côté de Changé, qui avait une vie musicale intense. On jouait dans les kiosques, il a fait partie de l'harmonie qui défilait dans les villes. Repéré comme un très bon musicien, son professeur lui a dit de se présenter au Conservatoire de Paris en classe de trompette. Plus tard, il a travaillé pour la Caisse d'épargne tout en étant professeur au conservatoire du Mans et en jouant de la trompette. A la maison, il y avait un piano – ce n'était pas si courant en France. Mon frère a commencé par le piano puis le basson, moi, le piano puis le violon, ma sœur a fait du piano et la petite dernière, du violoncelle. C'était la passion de la famille.

Vous racontez dans votre autobiographie (1) qu'un jour vous rencontrez avec votre père une dame et il vous demande de ne rien en dire à la maison. A partir de ce moment-là, écrivez-vous, « je suis devenue mutique ».

J'étais terrorisée de prendre la parole, même en famille. La musique est devenue mon langage car il n'y avait alors au-

« La question d'être un homme n'a jamais posée. Je voulais

Claire Gibault

Née le 31 octobre 1945 au Mans, Claire Gibault a commencé la musique à 4 ans, avant de se tourner vers le violon puis la direction d'orchestre. Elle assista Gardiner à l'Opéra de Lyon et deviendra en 1995 la première femme à diriger à la Scala. Abbado fut son plus fidèle soutien : elle dirigea avec lui son Mozart Orchestra avant d'en former l'équivalent à Paris en 2011. En 2020, elle a fondé le concours international La Maestra, réservé aux cheffes d'orchestre.

poursuivre cet instrument ?

J'étais une enfant angoissée, anxieuse, un peu raide. J'ai eu mon premier prix de violon avec un concerto de Mozart et cela s'était très bien passé, mais je n'avais pas le goût de cette espèce d'animalité qu'il faut pour être sur son violon 7 à 8 h par jour, tous les jours. Comme j'aimais beaucoup les recherches plus intellectuelles, que je lisais beaucoup et que la transmission et la pédagogie me plaisaient, la direction d'orchestre – je devais avoir un gros ego – s'est imposée facilement. Je n'ai pas eu à lutter contre le violon.

Qu'est-ce qui vous a poussée à diriger ?

La découverte du répertoire symphonique. Quand j'étais dans le petit orchestre d'élèves, on jouait des choses simples, de la musique pour cordes, du Vivaldi, etc. Mais à 13 ans, j'ai commencé à faire partie de l'orchestre des professeurs et j'ai découvert les symphonies de Schumann, de Brahms, de Beethoven, etc. Je me suis passionnée. Peut-être que j'avais aussi cette fibre de transmission et de pédagogie. Je voulais créer des cercles d'amis et transmettre de cette façon-là.

Vous élever socialement aussi ?

Inconsciemment, oui. Il y a toujours eu un besoin de revanche sociale. Mais j'avais aussi des traits de caractère qui me destinaient. Quand on partait en vacances avec la 4CV et les 4 enfants, je faisais tout l'itinéraire, je décidais où on allait s'arrêter. J'aimais beaucoup ça, diriger. J'avais quelque chose à dire.

Au début, vous dirigiez en tunique longue, sans décolleté ?

Je me disais alors qu'au fond, il fallait être androgyne. Mais je pensais surtout par professionnalisme que la sobriété physique permettait aux musiciens et au public d'entrer dans l'intériorité et la qualité de votre interprétation musicale et de ne pas être « distraits ». Il y en a qui font des gestes et on ne regarde que cela. Il y en a qui ont des tenues provocantes, on l'a vu avec des pianistes fameuses. C'était aussi une question d'honnêteté. Je voulais être reconnue comme une bonne professionnelle parce qu'il y avait de la condescendance à mon égard – qu'une femme ose diriger ! – et je ne voulais pas utiliser d'autres formes de charme.

Quelque temps après votre sortie du conservatoire, vous voulez rencontrer le

cun risque. J'avais par ailleurs toujours appris que les musiciens n'aiment pas des chefs qui parlent trop et théorisent. Qu'il faut avoir des regards, des gestes, des petits éléments techniques, mais pas de discours, ça les rase. C'est incroyable car ma parole s'est débloquée il n'y a pas si longtemps.

C'est à votre demande que le Conservatoire du Mans crée les cours de direction d'orchestre ?

A 13 ans, je suis allée voir le directeur et lui ai demandé de commencer à diriger. Il a tout de suite dit oui car j'étais une élève qu'il aimait beaucoup : j'avais fait toutes les classes du conservatoire, que ce soit harmonie, fugue, contrepoint, histoire de la musique, et de façon passionnée.

Vous étiez une des premières filles à faire ce choix. Aviez-vous des modèles ?

Cette question ne s'est pas posée. Peut-être que je suis une génération juste après la guerre où les femmes avaient tenu leurs maisons pendant que leurs maris étaient au front ou dans les camps. Elles étaient devenues des cheffes de famille qui ne mollissaient pas. Ma marraine, dont le mari avait été réquisitionné, a tenu la ferme toute seule. Même chose pour ma grand-mère. Et puis j'ai rencontré des hommes qui n'ont pas été freinés par le fait que j'étais une fille, comme mon père ou le directeur du conservatoire, un homme très cultivé, d'origine turque, Enyss Djemil, qui a changé son nom pour éviter le racisme. La création du concours La Maestra, ce n'est pas contre les hommes ni pour les éliminer ou les contrôler. C'est avec les hommes qui

croient dans les femmes qu'on veut changer un peu la société et la rendre plus juste vis-à-vis d'elles.

Lorsque j'ai reçu le premier prix de direction d'orchestre au Conservatoire de Paris, *France Soir* a fait sa une avec, au-dessus de la page : « Un homme a marché sur la Lune » et en dessous, une photo de moi titrée « Une femme a dirigé un orchestre » (rires). La comparaison des exploits est ridicule, mais cela dit beaucoup de l'époque.

Au Mans, c'est votre professeure de violon qui vous convainc de ne pas



Je voulais être reconnue comme une bonne professionnelle car il y avait de la condescendance à mon égard – qu'une femme ose diriger ! – et je ne voulais pas utiliser d'autres formes de charme



« Claudio Abbado avait une gestique extraordinaire car pas ostentatoire mais où le bras incarne totalement la pensée et l'affect. On comprenait la musique rien qu'avec un geste. Il n'y a pas beaucoup de chefs comme ça. Il avait aussi une modernité dans la conception de son rôle de chef. Et sa notoriété était uniquement musicale : il n'a jamais accepté de photos avec son chien ou ses enfants. Il était d'une grande authenticité, a fait des concerts dans des usines à Milan. Il a aussi fait beaucoup de créations contemporaines, c'est rare pour de grands chefs. Il dirigeait tout par cœur ! » © DR



chef italien Claudio Abbado, qui sera votre inspirateur et dont vous serez l'assistante.

On aimerait que les grands écrivains et interprètes soient humainement formidables sur tous les plans, comme l'était Claudio Abbado. Il incarnait la simplicité, la douceur, l'écoute. Il a assisté à des concerts que je dirigeais et son plus beau conseil, c'est peut-être lorsqu'il m'a dit : « Dirige moins, laisse-les jouer ! »

Quand avez-vous décidé d'adopter seule deux enfants ?

Je citerai cette phrase de *Pelléas et Mélisande* de Debussy, où Mélisande dit : « C'est quelque chose qui était plus fort que moi, mais je ne sais pas ce que c'est » (sourire). J'avais envoyé plein de dossiers de demande d'adoption et celui qui a marché immédiatement et à toute vitesse, c'était l'orphelinat Sainte-Claire, tenu par la sœur Claire à Lomé. « C'est quelque chose de plus fort que moi » (sourire).

Comment avez-vous concilié cette vie de mère et de cheffe d'orchestre ?

J'ai refusé des engagements pour ne pas les laisser tout seuls. Quand j'étais à l'Opéra de Lyon, j'ai pu cependant faire des synergies entre mes intérêts personnels privés et professionnels. Avec no-



« Le père Syméon, que j'ai rencontré au Monastère orthodoxe Saint-Jean-Baptiste en Grande-Bretagne, a fait ce que je suis aujourd'hui. J'y suis retournée souvent depuis. Au monastère, on est logé dans des conditions très simples – petit lit, petit lavabo. Je pouvais y rester des semaines en m'y sentant extrêmement bien. J'y ai goûté une telle paix, une telle joie, une telle lumière, que cela dépasse toutes les déviations que sont la notoriété et le pouvoir, qui transforment les êtres. » © DR

« En allant à pied au conservatoire, mon père m'interrogeait : combien de croches dans une noire pointée ? De doubles croches dans une blanche ? Un inspecteur est venu vérifier notre niveau. Mon père m'interpelle : « La petite là-bas, viens au tableau ». J'ai parfaitement déchiffré le morceau, l'inspecteur était impressionné. J'ai eu le sentiment de sauver mon père et qu'il croyait en moi. C'est fondateur pour toute la vie. » © DR

« Une fille ne s'est pas faite chef »



« J'ai adoré diriger "Idoménée" de Mozart, avec ces nombreux chœurs. Dans le répertoire symphonique, j'aime diriger Mozart, c'est sûr. Mais j'aime aussi diriger de grandes symphonies, comme la "Symphonie fantastique" de Berlioz. »

DOMINIQUE DUCHESNE

tamment ce très beau projet d'une petite *Flûte enchantée* pour les enfants : mon fils José-Louis chantait le second enfant et ma fille Elise faisait partie du chœur. Quand on fait une carrière, on a forcément des ambitions. On veut diriger des orchestres de plus en plus importants. Mes enfants ont calmé tout ça parce que j'ai vu que l'on pouvait faire des choses de très grande qualité artistique et musicale tout en restant dans un milieu plus restreint, plus familial et que ça valait bien tout le reste.

Dans un tweet, vous avez défendu ces familles « atypiques », écrivant à propos de vos enfants : « Ils ont trouvé des figures paternelles dans notre entourage. Nous sommes une famille unie. » Qu'est-ce qui vous a donné cette liberté et cette audace d'être à contre-courant ? Je vais dire une banalité affreuse mais c'est peut-être que l'amour, c'est ce qu'il y a de plus important. Ça dépasse le

cadre des règles, des lois. En plus je suis claustrophobe. Je n'aime pas être enfermée.

Dans la direction d'orchestre, vous refusez d'exercer une autorité...

Je me suis trompée beaucoup au début, j'ai fait plein d'erreurs. Je me suis sentie orpheline pendant une grande partie de ma vie parce que je n'avais pas de modèle, je ne savais pas à qui demander des conseils. Je ressentais une solitude incroyable et j'avais le poids des féministes sur mes épaules, qui m'obligeait à continuer sinon je décevais toutes les femmes du monde. C'était très lourd. Mais sans doute grâce à la rencontre avec Claudio Abbado qui m'a montré toute son estime, sa confiance – il me demandait de lui faire des listes de tout ce qu'il pouvait améliorer et on discutait de chaque point –, j'ai pris confiance en moi. Je me suis peut-être sentie pionnière à partir de ce moment-là.

Je suis d'une génération où il fallait résister. C'est tellement difficile le management d'un orchestre et au début, on ne sait pas forcément qu'on a en face de soi des musiciens d'une aussi grande qualité, avec une telle expérience et qu'on peut tout apprendre d'eux. Au début, je pensais que je devais être à distance, mais c'est tout le contraire : les musi-

ciens vous aident, ils savent, ils ont l'expérience et ils en ont vu d'autres. C'était sans doute une manière de défense pour moi car, comme tous les chefs, hommes ou femmes, au début, on a des doutes. Et on a forcément peur de ne pas être à la hauteur. Mais les musiciens ont eux aussi des doutes. Certains disent qu'avec certains chefs, ils prennent des bêtabloquants, encore aujourd'hui : « Ils nous fichent la trouille, la pression. » Mais à partir du moment où l'autre devient une telle présence, on a envie de le mettre dans les meilleures conditions pour qu'il s'exprime le mieux. Cela sert tout le monde. Ce fut aussi pour moi un chemin personnel. Il fallait réunifier tout le corps, mais aussi l'intellect avec tout ce qu'il y a de plus charnel.

Diriger, de quoi cela vous emplit-il ?

C'est une grande joie. Du plaisir, du bonheur aussi. La façon dont on communique par le regard avec les musiciens, c'est fabuleux : ce sont des échanges de confiance et de sentiment. On est unis par des valeurs, un idéal, la musique. Le langage musical, c'est notre passion et nous sommes comme des poissons dans l'eau.

(1) <https://editions-icoclaste.fr/livres/musique-a-mains-nues/>

Tár « La notoriété, une drogue aussi dangereuse que la cocaïne »

B.DX
G.MY

En 2004, vous revenez en France pour vos enfants et l'UDF vous sollicite. Vous devenez députée européenne mais après quatre ans, vous arrêtez. Pas envie d'être enfermée dans un parti ?

Non, parce qu'on ne peut pas être vrai : on vous dit de ne pas dire certaines choses pour ne pas perdre des électeurs. Mais durant ce mandat, j'ai fait produire des statistiques sur les discriminations à l'égard des femmes dans le spectacle vivant et mon rapport, voté en 2009, montrait que pour qu'une femme ait la direction générale d'une institution ou d'une industrie culturelle, il fallait qu'elle crée sa propre entreprise. C'est parce que j'ai su cela que j'ai créé le Paris Mozart Orchestra. Il ne faut pas attendre qu'on vienne vous chercher. On ne prenait pas vraiment au sérieux les femmes dans la direction d'orchestre, il y en avait une ou deux par saison pour faire moderne ou ouvert. Une espèce d'alibi.

D'où naît la création de La Maestra, votre concours pour femmes cheffes ?

D'un choc. J'étais la seule femme membre du jury d'un concours de direc-

tion d'orchestre à Mexico. Un des jurés me dit : « Mon médecin, grand scientifique, me dit que biologiquement les femmes ne peuvent pas être cheffes. » J'ai cru à une blague. Mais il me dit que c'est la science : les femmes avaient les bras tournés vers l'avant, pour porter les enfants ! C'était en septembre 2018. Avec d'autres, nous avons soutenu une candidate chinoise excellente, arrivée ex æquo avec un jeune Vénézuélien. Mais la direction du concours lui a donné le second prix car, pour certains, la mettre en haut du podium déconsidérerait le concours. J'étais très en colère. De retour à Paris, une des mécènes de mon orchestre m'a dit qu'elle me financerait si je lançais un concours de très haut niveau, très bien doté et pas une petite chose pour les petites femmes. Quatre mois après, on avait 21 candidats de 51 nationalités. Quatre pourcents de femmes étaient alors invitées à diriger dans les institutions culturelles en France ; cette année, on atteint les 12 %. Effet La Maestra (sourire) !

Au début à Lyon, on vous confie des missions « moins prestigieuses »...

Ce que les hommes ne voulaient pas faire ! Ils considéraient que ce n'était pas très classe de diriger les opérettes comme *Le chanteur de Mexico*, *L'au-berge du Cheval Blanc*, *Ciboulette*, et que les œuvres contemporaines demandaient trop de travail pour n'être souvent jouées qu'une fois. Mais cela m'a donné une grande expérience technique. Et j'ai développé des projets pour le scolaire

avec tant de passion et de succès que les hommes ont eu envie d'en être.

J'ai cessé de vouloir ressembler à mes « pairs ». J'ai voulu être préceuse, révolutionner et trouver des voies nouvelles d'expression. Cela explique mon nouveau management de la direction d'orchestre et mes choix artistiques. Il y a onze ans, j'ai créé le Paris Mozart Orchestra qui a démarré sur des projets de solidarité : nous étions engagés pour toute la terre, pas seulement pour le petit monde musical bien restreint de la musique classique.

Le déclin naît aussi de votre rencontre avec le père Syméon ?

Je suis à l'époque à Glyndebourne où je dirige *Le Comte Ory* de Rossini avec Jérôme Savary et je n'en peux plus. J'appelle une amie médecin à Lyon, médecin qui me dit d'aller les voir les moines orthodoxes de la communauté de Saint-Jean-Baptiste. C'est le père Syméon qui m'accueille et j'ai été tellement en paix auprès de lui (Claire Gibault est convertie à la religion orthodoxe, NDLR). C'est celui qui a le plus influencé qui je suis aujourd'hui. La notoriété, c'est une drogue dure, aussi dangereuse que la cocaïne. Ce n'est jamais assez. Déjà quand on a ma petite notoriété, on est inquiet de la

perdre. On veut toujours avoir un article de plus dans la presse, on s'habitue au privilège d'être au premier rang, de ne pas faire la queue, d'avoir une voiture qui vous attend... C'est ce que montre le film *Tár*. Je connaissais des chefs et des cheffes avec des ego monumentaux, monstrueux, insupportables. Des musiciens me racontent des choses incroyables, autant avec des hommes que des femmes.

Des abus de pouvoir ?

Sur le plan de la sexualité, je n'en ai pas entendu, par contre sur le plan de la domination, oui. C'est comme cela parce que les chefs d'orchestre sont payés tellement plus que les musiciens, c'est sans comparaison et d'une grande injustice. En voyage, le chef est dans un cinq-étoiles et en première classe alors que l'orchestre est en économique et dans un autre hôtel. Comment voulez-vous que ça fonctionne ? Lorsque les musiciens « piègent » le chef en faisant des fausses notes – cela m'est arrivé –, c'est leur manière de ne pas se

laisser écraser et je la comprends. C'est même de la dignité. Avec mon orchestre, nous voyageons tous ensemble, dans le même hôtel, avec le même salaire. Et ils me disent : « Sais-tu tout ce qu'on te donne, qu'on ne donne pas aux autres ? » Pour moi, diriger, ce n'est pas dominer, c'est que chacun trouve sa place et le plaisir. C'est passé à travers tout un chemin, des valeurs, mais c'est une fraternité que j'ai créée avec le Paris Mozart Orchestra. Aujourd'hui, je vis les moments les plus heureux de ma vie professionnelle.



Un juré m'a asséné : « Madame, mon médecin me dit que biologiquement les femmes ne peuvent pas être cheffe d'orchestre : leurs bras sont tournés vers l'avant, pour porter les enfants »

”



« Avec mes enfants, nous avons fait un peu de thérapie familiale après cette pandémie qui les avait ébranlés. Ils ont trouvé que quelques fois, ils avaient eu besoin de moi et que je n'étais pas là. J'ai alors écrit une "lettre à ma fille" : "Pardonne-moi si à cause de ma passion pour la musique, ma carrière de cheffe et mon égoïsme, je n'ai pas été aussi disponible que vous le souhaitiez." Nous sommes très liés, on s'aime beaucoup. Ils sont extraordinaires. »



« Mozart ! Il y a toujours des choses dramatiques mais aussi toujours un retour sur soi-même, un ressort qui triomphe toujours de la dépression. Il amène la joie et l'espoir. Une espèce d'énergie lumineuse le traverse. Il est capable d'exprimer de grandes émotions. »



« Le film "Tár" avec Cate Blanchett (nominée aux Oscars) donne à voir les méfaits du pouvoir, la toxicité de la notoriété, l'obsession de la carrière, l'égoïsme à un point monstrueux. Ces comportements sont très dérangeants dans le film car c'est une femme qui nous les fait voir. Ce serait un homme, on serait habitués. »

ABONNÉS



Inspiration

Des sources d'inspiration ? « Pelléas et Mélisande », de Debussy, que j'ai beaucoup porté. « Le songe d'une nuit d'été » de Mendelssohn est une grande découverte récente. C'est un génie. Je dirais presque aussi grand que Mozart. L'ouverture du « Songe d'une nuit d'été » écrit à 17 ans, c'est fabuleux de construction, de sonorité, de tendresse. C'est magnifique. Quand on voit les 25 pages antisémites où Wagner veut qu'on débaptise les rues Mendelssohn ! Des nazis ont voulu interdire qu'on le joue. Et ça finit par pénétrer le cerveau de beaucoup de gens alors que c'est un immense compositeur. »